

SOUS LE PONT  
ET AUTRES NOUVELLES



AVROM MOSHÈ FUCHS

---

SOUS LE PONT  
ET AUTRES NOUVELLES

Avec une préface  
d'Isaac Bashevis Singer

Traduit du yiddish  
et présenté par Rachel Ertel

BUCHET • CHASTEL

Titres originaux :

« Unter der brik » (« Sous le pont »), *Unter der brik un andere detseylungen*, Varsovie, Kultur Lige, sans date.

« Di nakht » (« La Nuit »), *Di nakht un der tog*, Londres, New York, Der Kval, 1961.

« Di dembene tir » (« La Porte en chêne »), *Di nakht un der tog*, Londres, New York, Der Kval, 1961.

« Tsvishn beymer » (« Dans le verger »), Varsovie, Kultur Lige, 1928.

« Der alter volf » (« Le Vieux Loup »), *Dertseylungen*, I. L. Peretz Farlag, Tel-Aviv, 1976.

Pour la préface :

© The Isaac Bashevis Singer Literary Trust, 2020

Cette édition a été publiée en accord avec l'Agence Susan Schulman Literary et en collaboration avec l'Agence Michelle Lapautre.

Tous droits réservés.

Et pour la traduction française :

© Buchet/Chastel, Libella, 2022

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.



ISBN : 978-2-283-03424-8

## Sommaire

Avant-propos .....	9
Préface .....	13
Sous le pont .....	17
La Nuit .....	117
La Porte en chêne .....	147
Dans le verger .....	165
Le Vieux Loup .....	199



## AVANT-PROPOS

Avrom Moshè Fuchs naquit dans un village de Galicie en 1890, dans une famille relativement pauvre, son père étant fruiticulteur en été et marchand ambulant le reste de l'année. Il suivit un enseignement dans un heder – école religieuse primaire – jusqu'à l'âge de douze ans tout en fréquentant une école laïque créée par le baron de Hirsch. Jeune garçon avide de connaissances, il se forma en autodidacte à plusieurs langues et acquit une vaste culture littéraire.

Jeune homme, il mena une vie itinérante qui lui fit découvrir de nombreuses villes et parcourir les continents. Il connut d'abord Lemberg, puis Ternopil où il vécut de petits boulots. C'est là qu'il adhéra au Parti socialiste juif, le Bund galicien, dont il fut un membre actif et délégué lors de plusieurs congrès.

Il commença à écrire en 1911 avec une première nouvelle publiée, « Images du shtetl ». Il fit partie du groupe littéraire Yung-Galitsye (« Jeune Galicie ») où il côtoya des auteurs aussi prestigieux qu'Uri Zvi Greenberg ou Melech Ravitch.

Il poursuivit sa vie nomade entre voyages et littérature. En 1912, on le trouve à New York où il collabore au *Forverts*, le quotidien le plus important à l'époque. Mais, rattrapé par le mal du pays, il rejoint l'Europe en 1914 pour s'installer à Vienne au moment où éclate la Première Guerre mondiale. Il fut durant cette période correspondant d'une dizaine de périodiques et de journaux yiddish où il publia des articles et des nouvelles. En 1938, peu de temps après l'Anschluss, nombre de ses manuscrits furent confisqués et brûlés par les autorités nazies. Il eut néanmoins la chance de pouvoir se réfugier au Royaume-Uni où il fut interné sur l'île de Man pendant trois mois comme de nombreux réfugiés des pays germanophones, suspectés d'espionnage. Après la Seconde Guerre mondiale, il vécut une dizaine d'années à Londres, puis revint sur le continent en 1950 pour un court passage à Paris avant de s'installer à Tel-Aviv où il devint secrétaire général de l'association des écrivains yiddish.

Écrivain prolifique et collaborateur infatigable de la presse yiddish, il fut voué aux genres brefs. Outre ses articles, il écrivit de nombreuses nouvelles qui firent sa réputation.

Considéré comme l'un des meilleurs novellistes de la littérature yiddish qui fait la part belle au genre bref, il rassembla ses nouvelles en plusieurs volumes qui l'imposèrent au monde littéraire. Parmi ses ouvrages, on compte notamment *Solitaires* (*Eynzame*, 1912), *Sous le pont et autres nouvelles* (*Unŕer der briŕ, un andere dertseylungen*, 1924), *La Nuit et le Jour* (*Di nakht un der tog*, 1961) et *Nouvelles* (*Dertzeilungen*, 1976), volume publié à titre posthume, l'auteur étant mort en 1974. Ses recueils de



nouvelles furent couronnés de nombreux prix littéraires. Ses études et analyses critiques d'écrivains, ses chroniques dans diverses revues ne furent, elles, jamais compilées et publiées en volumes.

L'écriture que déploie Fuchs dans ses nouvelles relève du réalisme, parfois même du naturalisme, et donne vie à des personnages complexes pris dans des situations exceptionnelles, souvent inextricables. Il dépeint des vies misérables dans les milieux semi-ruraux du shtetl ou en marge de capitales telles que Vienne. Le parti pris d'introduire des protagonistes frustes et leur vie indigente à travers un regard extérieur et omniscient, mais empathique, est teint de l'influence du béhaviorisme que l'on retrouve alors chez les écrivains américains et qui laisse peu de place à l'introspection.

Les nouvelles qui constituent le présent volume sont issues de différents recueils et leur sélection s'est attachée à offrir une vision la plus complète possible de la diversité de l'écriture, des personnages et des situations qui habitent l'œuvre de Fuchs.

Ces nouvelles nous plongent dans les bas-fonds, nous font découvrir les prostituées et leurs proxénètes, juifs et non-juifs, personnages rares dans la littérature yiddish, avant et pendant la Grande Guerre, dans un délabrement moral et physique absolu. On y observe la violence extrême qui conduit au meurtre un père que rien ne prédestinait à un tel acte, mais à qui l'injustice ne laisse d'autre choix pour venger sa fille violée par un militaire tout-puissant dans un village ruthène. On y est confrontés à la violence

toujours, cette fois sous la forme d'un pogrome dont les victimes, pillées et blessées, échappent à la mort grâce à la porte en chêne de leur foyer, construite par leur aïeux. On y compatit avec les gens ordinaires et leur rude quotidien comme ces fruiticulteurs juifs contraints de louer aux seigneurs du shtetl des vergers, de s'en occuper pour subvenir à leurs besoins et de les protéger contre les incursions malveillantes. Enfin, on est emportés dans les tourments d'un conflit de générations qui oppose un père pieux à son fils bûcheron jusqu'à ce que le jeune homme, athée, prenne la mesure de l'inanité de la vie devant la dépouille du vieux loup qui le menaçait dans la forêt et qu'il venait d'abattre.

Ainsi, les récits de Fuchs apparaissent comme des témoignages qui traversent le siècle et en portent les traces, charriant tout à la fois ses blessures, ses reliques et sa modernité.

RACHEL ERTEL

## PRÉFACE

### AVROM MOSHÈ FUCHS LE CONTEUR

Toute littérature est riche en écrivains médiocres mais pauvre en véritables talents. C'est ce quart ou ce huitième – les vrais talents – qui domine. Celui qui est impuissant par la plume ou le pinceau est souvent tout à fait doué pour créer un halo autour de lui-même et pour proclamer sa propre grandeur. Seuls quelques vrais talents vivent et peinent. Il en va ainsi pour chaque génération où de grands talents, bénis de Dieu, vivent et peinent mais se trouvent ignorés.

Dans cette atmosphère délétère vit et peine l'une de ces figures, peut-être la plus tragique : Avrom Moshè Fuchs.

Fuchs n'est pas un intellectuel, mais il est raffiné dans sa création, il ne peut en être autrement de tout véritable auteur. Tout créateur vrai est raffiné dans son domaine. Il y a quelque quarante ans que Fuchs a commencé à écrire des nouvelles et il a élevé ce genre à des sommets que personne n'a atteints. La force, la cruelle puissance de son écriture résident dans ses capacités descriptives. Dans la description par les mots. Sa langue dépeint des paysages et des situations dont on penserait que la parole en est incapable. Son

œil voit tout, chaque couleur, chaque nuance, son oreille capte tous les sons et son nez toutes les odeurs. Fuchs est un homme aux sens aiguisés et à l'extraordinaire pouvoir de trouver le mot juste pour toute expérience. Sa nouvelle « L'Hiver » a fait fureur. Dans ses recueils, il y a des nouvelles qui resteront comme des chefs-d'œuvre dans la littérature.

Fuchs fait partie des artistes qu'on peut déclarer sans ambiguïté : il n'écrit que des nouvelles. Il a tenté d'écrire un roman. Mais le résultat a été une suite de nouvelles. Il est capable d'hypnotiser le lecteur. Mais il s'est lui-même hypnotisé, comme un fakir. Il a tracé autour de lui un cercle et s'est juré de ne pas en sortir. Son monde était et est resté à moitié la campagne à moitié la bourgade, ses personnages sont quelques Juifs pauvres, plongés dans la misère, tout comme leurs femmes et leurs enfants, et quelques Chrétiens, presque aussi indigents que les premiers.

Fuchs n'idéalise pas ses pauvres hères. Il ne milite pas pour des réformes sociales. Ses êtres misérables représentent l'humanité tout entière. Parmi eux on trouve des hommes bons et des hommes méchants, honnêtes et fourbes, pudiques et débauchés. Fuchs ne les traite pas avec une pitié sentimentale ou un quelconque apitoiement. Ils lui sont trop proches pour qu'il les considère comme un tout. Il les prend chacun en compte. Quand d'autres personnages apparaissent qui vivent au milieu de ces miséreux, chacun est unique. L'art et l'individualisation ne font qu'un. Le véritable artiste montre l'originalité de tout, pas seulement des hommes et des animaux. Même le temps qu'il fait est

à chaque fois différent et dégage son aspect propre, son ambiance particulière.

Fuchs n'a rien de l'écrivain primitiviste – certains ont voulu le désigner comme tel –, mais il en est tout le contraire. C'est un moderniste. Il a introduit dans la littérature yiddish la peinture dense qui superpose les couleurs à tel point que le lecteur s'en trouve troublé et désorienté. Son écriture n'est pas « diluée », elle n'est que densité. Il n'offre que l'essence. On pourrait le caractériser comme un écrivain pour écrivain. Il faut le lire lentement et déguster chaque phrase, chaque expression fait image. Fuchs met dans une page plus d'énergie artistique que d'autres dans un livre entier. Il agrège les images avec une telle intensité qu'elles deviennent invisibles pour ceux qui ne savent pas prendre le temps de les décortiquer.

Dans le temps, il existait parmi les Juifs des hommes qui condensaient leur écriture parce que, disait-on, ils manquaient de papier. C'est ainsi qu'écrivaient les anciens, le Maharam Schiff<sup>1</sup>, c'est ainsi qu'écrivait le Pri-Megodim<sup>2</sup>, c'est ainsi qu'écrivait le Gaon de Vilna<sup>3</sup>. Leurs œuvres exigent des commentaires. Dans le cas de Fuchs il n'est pas besoin de commentaire. Il est parfaitement compréhensible. Mais le lecteur doit reprendre sa respiration après chaque phrase pour se rendre compte de ce qu'il vient de lire.

---

1. Meïr ben Jacob HaKohen Schiff (1608-1644) était un rabbin allemand.

2. Joseph ben Meïr Teonim (1727-1793) était un rabbin galicien.

3. Eliyahou ben Schlomo Zalman (1720-1797) était un rabbin lituanien.

SOUS LE PONT ET AUTRES NOUVELLES

L'amateur de littérature y trouvera un trésor d'images et de langage. L'œuvre de Fuchs est un appel à retrouver la prose de Sholem-Aleikhem, de Peretz, de Bergelson, de Shneour, de I. J. Singer et de Rosenfeld. Le yiddish n'est pas devenu plus pauvre de nos jours, mais plus riche. Cette langue possède des forces et des moyens incroyables. Fuchs est un de ses créateurs exceptionnels, un de ses piliers.

ISAAC BASHEVIS SINGER, 1961.

SOUS LE PONT





## I

Soudain, dans tout le quartier du Prater, de ce côté-ci du pont, se fit un vide étrange, un de ces vides las et inquiétants, respirant une tristesse inconsciente dans laquelle se réverbère, comme dans une pièce désertée, l'écho d'une noce révolue.

Tous les stands enrubannés, les carrousels, les labyrinthes à miroirs, dérobés d'habitude à la vue, maintenant exposés au milieu des arbres dénudés chaque jour un peu plus par la raréfaction et la chute de leurs feuilles d'automne, prenaient après le nettoyage et l'arrosage matinaux un aspect abandonné, désolé.

Les grands automates à musique se taisaient, les Chinois suspendus par leurs longues tresses, les prestidigitateurs, les cracheurs de feu, les clowns avec la rougeur terrifiante de leur nez et leur haut-de-forme cabossé, les bonimenteurs, les chasseurs aux chalands oisifs, la foule compacte qui se déversait comme un fleuve, tout avait disparu comme par enchantement. La grande roue, gigantesque et ensorcelante, haut dans le ciel, était immobile, les hublots de ses

wagonnets figés suspendus dans le vide clignotaient sous les rayons du doux soleil automnal. Devant la vitrine de la grande halle, à la place de l’effrayant gorille qui d’habitude serrait dans ses pattes monstrueuses, contre son torse velu, la princesse de la jungle à la ceinture dorée, se tenaient deux soldats. Les coins des capotes militaires relevés et maintenus par leur ceinturon, des drapeaux au-dessus de leur tête, les fusils à l’épaule, ils se saluaient d’une poignée de main énergique. Les pâles lumières des lampadaires, restées allumées en plein jour, étaient invisibles et oubliées. Seules les prostituées, comme toujours, faisaient inlassablement les cent pas dans l’attente d’un client.

Comme toujours aussi, Max le gros, tournait autour de la belle Mitzi, surveillant sa *fiancée* au milieu des autres femmes. Sa tête ronde et lourde, au nez camus qui le faisait ressembler à la pleine lune qui s’estompe, regardait par dessous le pont, vers la rue et de sa voix enrouée poussait un cri pour la prévenir du danger : Mitzi, les bâtons, les flics ! Les prostituées poussées par une peur muette s’égailaient de tous côtés comme des poules qui sentent l’arrivée de l’épervier. Chacune courait vers sa cachette habituelle. Jupons et jupes retroussés à la diable, leurs grosses jambes nues exposées en plein jour. Ermine la noire, lentement, précautionneusement, comme une chatte dans la boue, se faufilait de l’autre côté du pont. La petite Gusti sautait avec dextérité par-dessus la palissade, la vieille Horvatzka, rusée, enveloppée de sa grande cape rouge, se plantait à l’arrêt du tramway, l’air de l’attendre. Seule la belle Mitzi ne se pressait pas, sachant que son petit Max la protégerait de

tout danger. Ses hanches pleines se balançant sous sa robe, elle se dirigeait vers un café et s'asseyait tranquillement à une table dehors, au milieu des arbres. Les grandes feuilles rouges, agitées légèrement par la brise d'automne, dégageant leurs dernières fragrances, tombaient les unes après les autres sur les tables couvertes de nappes rouges et bleues. Au loin, rauque et triste, un orgue de Barbarie égrenait des airs automnaux qui se fredonnent en chacun silencieusement et éveillent une langueur mélancolique.

Parmi toutes les filles de joie qui traînaient dans le coin, Mitzi était la seule dont les rides du visage avaient gardé, sous un emplâtre de poudre, des traces encore visibles de jeunesse, c'est pourquoi on appelait Mitzi la belle. Maintenant, elle sirotait tranquillement à la manière des hommes un verre de vin et s'essuyait la bouche du revers de la main. Se lever au milieu de la journée, jouir d'une liberté sans bornes lui avaient permis de jeter aux orties toute l'hypocrisie d'une fallacieuse feuille de vigne. La douceur ensoleillée de l'automne noyait maintenant les grands et beaux yeux, d'un vert aquatique et las, de cette femme qui se laissait aller maintenant au rêve auquel toutes ses compagnes d'infortune aspiraient.

Pendant tout le temps où le policier faisait sa ronde sur la place et sous le pont, son homme, le petit Max, râblé et tout en rondeur ne bougeait pas, posté comme à l'accoutumée, bien calé sur ses jambes écartées, les mains enfoncées dans les poches. Le gros cigare couleur cuir planté entre ses lèvres tordues, faisant un clin d'œil complice et à peine perceptible de sous sa casquette à carreaux, posée de biais.

L'air provocateur et visiblement sûr de ce que l'autre n'avait aucun pouvoir sur lui.

– Bien le bonjour, monsieur l'inspecteur ! le saluait-il au passage.

– Bien le bonjour, grommelait le policier, portant un doigt flegmatique à son lourd casque surmonté d'une pointe de cuivre.

Max resta planté là, comme s'il s'était attendu à autre chose. Il sentait que l'inspecteur, lui, avait autre chose en tête.

« Tête de cochon », se dit Max en crachant son bout de cigare, l'air préoccupé.

Comme surgies de terre, les filles réapparurent sous le pont. Elles faisaient de nouveau les cent pas, patientes, leur petit sac suspendu au bout de leurs bras croisés dans le dos, leur grossier visage repoussant, bleuté, vulgaire, couvert d'une outrageuse couche de poudre. Leurs yeux affamés scrutaient les alentours. Sur la grande place vide, entre les pattes des chevaux du monument équestre, levées en un galop figé, étaient posées, chose rare, d'énormes, d'effrayantes couronnes de fleurs fraîches. Un homme traversa le pont en courant, une recrue apeurée, rentrant à la maison. Il sautillait comme un coq aux pattes entravées qui vient de s'échapper du panier. Les putains se mirent à sa poursuite, lui barrant le chemin de tous les côtés, et le sourire mielleux, le regardant droit dans les yeux, comme pour l'aider à prendre une décision difficile, elles l'invitèrent à les suivre :

– Tu viens, chéri...

II

Oublieuses des hommes qui tournoyaient et s'agitaient en tous sens dans la panique de la guerre imminente telles des feuilles de papier prises dans un cyclone, les journées se déployaient de plus en plus claires et amples comme des champs par temps de moisson.

Parfois résonnait un cri étiré d'ivrogne dont l'écho se répercutait et se perdait mollement dans la profondeur des rêves nocturnes :

– À bas la Serbie !

Toute la journée, les femmes sous le pont gavaient de sucre le perroquet du joueur d'orgue aveugle et lui faisaient répéter les cris insensés qui emplissaient la ville des grands titres des journaux :

– Édition spéciale du *Tageblatt* ! Grande victoire ! Cinquante canons ! répétait distinctement le perroquet de son angoissante voix métallique, pareille au grincement d'une porte.

Les prostituées riaient, embrassaient le perroquet sur son bec courbe, se bombardaient de châtaignes rouges qu'elles ramassaient et se collaient à tour de rôle à un passant, le détournant de son chemin. Et parmi elles, tel un matou rassasié et satisfait, le petit Max déambulait toute la journée, d'un pas paresseux et lourd, les mains au fond des poches, « protégeant » sa Mitzi qui considérait comme une vraie

fête le manque de clients et jouissait de son oisiveté. Lui ne cessait de s'approcher d'elle en catimini et prenait plaisir à passer son bras sous le sien pour lui pincer un sein.

– Hé, hé, hé, Mitzi, ma petite Mitzi chérie.

Et il riait de son odieuse bouche tordue sous son nez aplati avant de se sauver à toutes jambes. Mitzi le poursuivait en riant, le tapait sur la tête de son petit sac à main :

– Tu vas me laisser tranquille, espèce de gros ours ?

Fier de la voir si belle, il se réjouissait de sa beauté – sa propriété.

– Tiens, Mitzi, je t'offre une cigarette, une vraie cigarette égyptienne, lui proposait-il, se pointant de nouveau derrière elle.

– Va-t'en, je n'ai pas besoin de tes cigarettes, lui répondait-elle en le repoussant du coude.

Tout en ne supportant pas son visage difforme, elle se sentait touchée par sa fidélité, flattée par sa soumission, avec cette sorte de joie secrète qu'on éprouve lorsque l'on met la main dans la gueule effrayante de son chien dévoué avec lequel on joue comme on veut.

– Je ne comprends pas comment on peut être amoureux de sa propre femme, le taquinait la noirette et longiforme Ermine en mordant dans un morceau de saucisson qu'elle gardait au fond de son sac.

Avec son long collier de perles rouges au cou, elle avait l'air d'une tzigane.

– Le mieux, pour sûr, c'est de se marier. Rien de tel, j'en jurerais, que d'avoir son propre *fiancé*, soupira la petite Gusti.

Le pitoyable nœud dans ses cheveux coupés court, son apparence de gamine au visage jaune précocement vieilli lui donnaient l'air d'une orpheline.

Soudain un train militaire passa avec fracas sur le pont et l'on put tout juste déchiffrer sur les wagons, écrit à la craie : « Droit sur Paris, droit sur Pétersbourg ! » Sur la plateforme des derniers wagons, les gueules noires des canons présentaient leurs trous béants. Les soldats, le visage tourné vers les fenêtres, riaient et agitaient leurs képis, criant : « Vivat ! » Et les prostituées levaient leur sac et leur répondaient : « Vivat ! »

Mitzi sautait sur place, tout excitée, et envoyait des deux mains des baisers aux soldats, criant de sa voix haut perchée :

– Emmenez-moi avec vous ! Pauvres gamins...

Ses grands yeux s'emplissaient de pitié et d'une vraie compassion. Les bouclettes sur son front blanc et lisse se soulevaient, ébouriffées par le vent.

En un pareil moment, Max se figeait, les bras ballants, muet, et dévisageait sa femme. Il l'observait avec curiosité et incompréhension comme quelqu'un qui ne sait pas nager observe stupéfait le nageur qui se tient sur l'eau. Mais voilà qu'elle lui souriait et il comprenait alors.

– Tu sais, ma petite Mitzi, j'ai gagné aujourd'hui vingt couronnes aux cartes ! Tu les veux ? Tiens, lui dit Max de sa voix hésitante dans son dialecte viennois, à peine compréhensible.

Les filles allaient et venaient patiemment, allaient et venaient.

– Tu sais, Max, toi aussi il va falloir que tu partes à la guerre, mon fils Anton a déjà été obligé de se présenter aux manœuvres, dit la vieille Horvatzka.

Son double menton jaune et mou, comme celui d'une grasse bouchère, était creusé d'une ride par son faux sourire permanent.

– Mon Max n'ira pas à la guerre, répondit Mitzi à la place de son homme, il lui manque un doigt de la main et il a un œil de verre.

– Je déteste les soldats, dit Max un peu honteux, je ne peux pas les supporter.

– Tu peux toujours aimer ou détester, on ne prend que ceux qui sont bons pour le service. Tous les hommes sont obligés d'être soldats aujourd'hui, mais toi t'es pas bon pour le service, s'obstinait Mitzi.

– Toi, Mitzi, la ferme, se fâcha Max.

– Il est trop gros, le pauvre, intervint Ermine la noire, le pinçant à l'endroit le plus rembourré.

Et les filles entourèrent Max, l'examinant et le tâtant avec la cruauté des bouchers qui expertisent un bœuf. Arriva alors sur la place Karl, « le cavalier », un individu vêtu de couleurs sombres, ancien garçon de café, avec une moustache noire aux bouts frisés. Il portait une veste étriquée et courte, sur son cou toujours de travers des quantités de sparadraps crasseux étaient collés.

– Tiens, voilà Karl ! Hé, Karl, où est-ce que t'étais passé pendant si longtemps ? On s'ennuie un peu sans toi. Offre-moi une cigarette, lui lança Mitzi en courant à sa rencontre.



Elle lui serra longuement la main en se frottant contre lui.

– Je viens te faire mes adieux, Mitzirl, je suis incorporé demain, sourit Karl, prenant un air avantageux.

– Quoi, toi aussi, te voilà soldat ? dit Max en riant et en le jaugeant de bas en haut, les yeux plissés.

Depuis toujours il éprouvait à l'égard de ce soi-disant « cavalier » un mépris mêlé de haine, bien avant son mariage avec Mitzi, du temps où Karl était le « protecteur » de celle-ci. Il avait horreur du pli de son chapeau verdâtre et rigide.

– Quoi ? J'peux pas le croire ! Toi aussi ! s'écria Max encore une fois, riant de son rire grinçant de mépris, avec un rictus de sa bouche enfoncée, attrapant soudain Karl par les revers de sa veste et le soulevant comme une marionnette. En voilà un soldat ! rit-il encore, j'en assomme seize d'une main, des soldats comme ça !

Les prostituées se mirent à hurler toutes à la fois, les joues de leurs visages repoussants se gonflaient comme si elles allaient éclater, elles s'agitaient, sautillaient de-ci de-là, et il était difficile de savoir si c'était de contentement ou de crainte.

Karl se dégagea lentement des mains de Max.

– Il faut toujours qu'il me salisse mon smoking, ce youpin, dit-il en s'époussetant soigneusement la manche du bout des doigts.

– Youpin ? Tu m'insultes ? T'as pas intérêt à m'insulter, t'entends ? Je vais te montrer, youpin ! Attends un peu !

Sa grosse tête disproportionnée surmontée de sa petite casquette à pompon, pareille à l'anse d'un couvercle de marmite, penchée de côté, tel le museau d'un taureau furieux devant qui on brandit un tissu rouge, Max marcha sur

son adversaire, le repoussant de son torse. Un œil plissé, minuscule fente à peine visible, l'autre, l'œil de verre, fixe et écarquillé, comme vivant, un peu rougi, il jaugea son ennemi avec une rage froide :

– Tu m'as entendu, espèce de porc ?

– Max, laisse-le tranquille, tu recommences ! s'écria Mitzi, et, de toutes ses forces, elle le tira en arrière.

– Mais oui, battez-vous un peu, dit la vieille Horvatzka, de toute façon, il n'y a pas de clients.

Et soudain la voilà partie en courant sur ses jambes grosses comme des bûches, tandis qu'un homme, jeune et costaud, ses cheveux blonds lui couvrant à moitié son front bas, son fils Anton, complètement ivre, la poursuivit en vacillant. Sur son chapeau, des guirlandes de papier d'argent entouraient le portrait du vieux kaiser Franz-Joseph avec ses favoris blancs.

Il attrapa sa mère par sa cape rouge, et la traîna en arrière jusqu'à la place, hurlant d'une voix enrouée :

– Eh la vieille, aboule le fric ! Je suis incorporé. Le fric, vieille pute !

– Où est-ce que tu veux que je prenne l'argent, Anton ? Il n'y a plus de clients, on ne gagne rien, dit la vieille, avec le même sourire doucereux, formant un pli sous son menton flasque, comme si elle racolait un client. Tous les clients partent à la guerre. C'est la guerre, plus de clients.

– Je veux de l'argent, vieille peau !

Il la saisit par le menton et, de sa main osseuse, commença à lui asséner sur chaque joue des gifles sonores qui claquaient d'un bruit sec.

– Aboule l'argent, vieille pute !

Max se précipita et arracha la mère des mains du fils.

– Il est interdit de battre sa propre mère, lança-t-il à Anton en pointant sur lui un index accusateur. Espèce de... Tu m'entends, il est interdit de battre sa mère ! Tu peux cogner qui tu veux, tu peux même tuer, tu comprends ? Mais tu ne lèves pas la main sur ta mère, t'entends ?

### III

L'épais brouillard, humide et froid, s'étirait à quelques pas, engluant le paysage dans ses vapeurs ouatées impénétrables au regard qui se teintait d'inquiétude, comme égaré dans une forêt inconnue. De lieu en lieu se dressait un réverbère qui, aussitôt dépassé, était avalé par la brume. L'on cessait même de prêter attention à la fanfare militaire qui accompagnait les soldats à la gare. Les gigantesques trompes de cuivre, passées autour des épaules, reflétées par le trottoir mouillé et brillant, couvraient les coups de cymbales. Le roulement de la grande caisse tirée par un cheval était étouffé, comme absorbé par de l'ouate. Penchés en avant sous les lourds havresacs, sous les fusils accrochés dans le dos et les pelles sur les reins, les soldats vacillaient, leur casque trop grand glissant de façon grotesque sur leur front,

laissait apparaître les joues rouges des plus jeunes et pointer la moustache grisonnante des plus âgés comme artificiellement collée sous leur nez. Trotinant par endroits le long des rangées de soldats, une femme ou un enfant essayait de soulager le fardeau d'un conscrit, sautillant gaiement au rythme des sons assourdissants de la fanfare.

Les filles sous le pont faisaient les cent pas, moroses et muettes, leurs mains rouges ou bleues de froid, humides et raidies, comme celles de marchandes devant leurs étals.

- Tu viens, chéri, lança Mitzi avec un clin d'œil agui-cheur à un homme âgé, engoncé dans sa longue pelisse.

L'interpellé sursauta, comme un poisson qui vient d'avaler un hameçon.

Mitzi le précéda. Le large bord de son chapeau se balançait et laissait tomber des gouttes de bruine, tandis que l'homme la suivait furtivement, caché sous son parapluie, oscillant comme s'il marchait sur une passerelle instable au-dessus d'un ravin. Sur l'autre trottoir, avançait Max, le cou enfoncé dans son col relevé, les mains dans ses poches, la casquette de travers sur une oreille, sa volonté soutenant de loin le client, de peur que celui-ci ne se ravisât. En route, il s'arrêta devant la taverne et ressortit avec une bouteille d'eau-de-vie dans la poche.

Une fois rentré chez lui, Max se planta dans un coin et s'envoya une grande lampée de schnaps. Ensuite, il en offrit à sa belle-mère, la vieille Rozenzweig, mère de Mitzi, assise comme toujours muette devant la fenêtre, dans un vieux fauteuil délabré, dont le rembourrage jaune et pourri pointait de partout, telles les entrailles d'un animal. Ses cheveux

gris, rêches et clairsemés lui retombaient en mèches désordonnées sur son nez étrangement pointu et descendaient jusqu'à son menton en galoche. Collé à la vitre, ce visage ridé et grimaçant faisait penser à une horrible araignée enroulée dans ses fils. Ses grosses jambes paralysées étaient enveloppées dans d'épais chiffons de laine.

– Tiens, vieille, bois un coup... Mais ne dis rien à Mitzi, elle a un client dans son cabinet. Si tu pipes mot, je t'étrangle, la prévint Max en agitant son index sous son nez tout en lui tendant la bouteille.

Elle prit une rapide gorgée et essuya sa bouche édentée du revers de sa main décharnée, pareille à la patte d'un crabe.

– À quoi ça me sert l'eau-de-vie, lui dit-elle en yiddish, tu ferais mieux de te débrouiller pour rapporter une livre de sucre. En plus, pour un Juif, tu aimes trop la bouteille, toute la journée t'arrêtes pas de te saouler, ajouta-t-elle d'un ton geignard.

– Du sucre, du sucre... À quoi ça me sert ? Tu te l'avales aussitôt. Tu crois que c'est facile de nos jours de se procurer du sucre ? lui répondit Max en la singeant.

– Qui ? Moi, je m'empiffre de ton sucre ? Tu mens, que Dieu tout-puissant m'épargne l'hôpital, jura-t-elle à la façon des prostituées.

L'eau-de-vie rendit Max triste et pensif. Dans la pièce sombre, encombrée d'armoires bancales et de lits, marchant de long en large, il se sentait à l'étroit et se mettait à siffler haut et fort, sur un ton aigu, les mélodies que déversaient par la fenêtre les pianos mécaniques des kiosques à musique du Prater.

– Max ! Max ! viens voir, c'est qui ces gens-là ? l'appela la vieille, voyant passer lentement sur la place un groupe de prisonniers aux immenses bottes, larges et lourdes, de facture inconnue ici, vêtus de grosses capotes en haillons qui traînaient par terre.

– C'est des Russes, des Russes que les nôtres ont attrapés.

– Pourquoi ils les ont attrapés ?

– Pourquoi, pourquoi... parce que c'est la guerre, la vieille, tu sais pas ? Elle sait rien... Elle a beau rester plantée à la fenêtre, elle sait rien... Ah la vieille si j'avais le courage de t'envoyer un seul, rien qu'un seul gnon dans la figure, dit-il en serrant le poing sous le nez de la vieille femme qui n'en avait cure.

– Je voudrais bien vous voir tous plantés à la fenêtre, couverts de plaies, Dieu de miséricorde, jura-t-elle en psalmodiant sa malédiction sur le ton de la prière.

Mais voilà Mitzi qui rentre de son cabinet après en avoir fini avec son client. La pièce se fait plus chaleureuse et moins sombre. Mitzi torse nu, en culotte et longs bas noirs, juchée sur des talons hauts, a en fait l'allure d'une adolescente. Elle se remet de la poudre devant le miroir, tout en fumant une cigarette dont elle souffle la fumée en deux petites volutes par le nez.

– Où est-ce que t'as eu ces cigarettes ? lui demanda Max, en s'approchant à petits pas, le sourire aux lèvres, lui faisant un clin d'œil.

– C'est un monsieur, tu sais, il m'a offert une vraie cigarette égyptienne.

Max fit encore un pas vers elle. Il adorait l'odeur de sa poudre et plus il la regardait plus il en avait envie. Il tenta par-derrrière de lui enlacer la taille de ses bras. Mais elle le repoussa. Il la saisit alors par son cou qu'il serra et, excité, en paroles bégayantes et à peine compréhensibles, il la supplia :

– Mitzi, viens, viens avec moi, dans ton cabinet.

Mais elle lui asséna des coups de poing droit sur le visage et se dégagea de ses bras.

– Pas question. Quand j'ai dit une fois non, c'est non !

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu es ma femme, non ? Tu as juré au temple, t'es obligée...

– Oui, j'ai juré, mais j'en ai pas envie. Justement, c'est parce que j'ai juré que je n'en ai pas envie...

– Tu sais quoi, je te paie, je te paie comme un client ! Tiens, voilà deux couronnes, j't'en prie... Sinon je vais voir la Horvatzka, et c'est elle qui gagne les deux couronnes !

– Eh bien, vas-y...

– Tu vois, la vieille, dit-il en courant vers sa belle-mère, je veux économiser deux couronnes, et elle veut pas.

Il souffla comme une forge et son nez épaté et mou était comme un morceau de pâte collé au milieu du visage.

– Toute la journée, ils n'arrêtent pas de se chamailler, comme deux chiens. La Horvatzka a une maison pleine de clients et eux, ils se chamaillent toute la sainte journée, siffla, venimeuse, la vieille femme à la fenêtre.

– T'es pas foutue d'avoir des clients, espèce d'emportée de putain ! cria Mitzi d'une voix aiguë, et ses yeux se firent transparents comme du verre et son front encore plus haut que d'habitude devint tout blanc. Espèce d'emportée,

habille-toi et va faire le trottoir. Mais tu ne peux pas, t'es paralysée ! Tu ne vas pas tarder à crever, vieille sorcière, espèce de charogne, lui asséna Mitzi, plantée juste devant elle, les poings sur les hanches.

– Qui va crever ? Moi ? On verra bien qui, de nous deux, crèvera la première, cause toujours, c'est encore moi qui t'enterrerai, on t'emportera les pieds devant.

Max attrapa sa casquette, dévala les marches jusqu'à l'étage au-dessous, chez la Horvatzka, et frappa à la porte. Mais celle-ci ne répondit pas. Elle avait un client. Dans la pénombre de la chambre, aux rideaux tirés, il aperçut sur la tablette de toilette, une fiole remplie d'un liquide violet. Le client, son nez pointu et pincé comme sortant directement de son torse osseux et bossu, restait debout, silencieux et l'air furieux, comme ces oiseaux de proie dans les ménageries, leur long bec reposant sur leur jabot.

– On va passer un bon moment. Vous allez voir, mon bon monsieur... On va bien s'amuser, je sais faire des choses spéciales, vous comprenez, dit la vieille femme sur un ton douceâtre, comme un médecin s'adressant à un enfant malade. Vous allez voir comme ce sera bien, offrez-moi une cigarette. Comme je suis, ça fait une couronne, toute nue, ça en fait deux. Je fais comme vous voulez.

– Toute nue, répondit le client.

– Alors payez d'avance, mon bon monsieur, demandet-elle, avec un sourire mielleux. Donnez-moi l'argent, chez nous on paie d'avance.

Et d'une seule pression de la main dans le dos, comme sur un commutateur, elle fit tomber toutes ses hardes par



terre, et resta toute nue. Des bourrelets de chair bleuâtres et violacés faisaient des plis les uns sur les autres, et le bas du ventre, noir et béant, ressemblait à un four effondré. De deux doigts elle enleva de sa bouche le dentier aux dents en or noircies et pourries et le posa sur la tablette de toilette à côté de laquelle était suspendue une serviette sale. Puis, elle pencha son corps lourd vers le client.

Dans un coin de la pièce sombre apparut le museau d'un petit chien dont les yeux, comme de minuscules billes noires, regardaient la scène avec curiosité, tandis que ses deux oreilles longues et brillantes s'agitaient, inquiètes. La vieille, en pleine action, se leva pourtant et remit le museau du chien dans les chiffons qui le recouvraient. Une seconde plus tard, la petite tête pointa de nouveau. La vieille jeta sur le chien sa capote rouge usée jusqu'à la corde.

– Dors, Pepi, dors. Ce n'est pas mon chien, je le garde seulement pour le soigner, marmonna-t-elle, avant j'avais un hôpital pour chiens, mais maintenant j'ai loué la chambre à des réfugiés qui ont fui les cosaques, alors je les garde chez moi. Vous n'êtes pas soldat, mon bon monsieur ? Mon fils Anton a déjà été blessé deux fois au front. Ils lui ont coupé une jambe, à mon Anton...

Le client se dirigeait déjà vers la porte, fuyant comme s'il avait commis un vol. La vieille Horvatzka l'accompagna, tout en parlant à son dos.

– N'oubliez pas de revenir, mon bon monsieur. Nous allons prendre du bon temps, du très bon temps, n'oubliez pas c'est la porte numéro 25a... Apportez aussi un morceau

de pain. L'argent ne vaut rien aujourd'hui. Apportez du pain. Adieu... Porte numéro 25a.

Le client ouvrit la porte de l'immeuble et à sa sortie du cabinet on vit pendre le long de son pantalon les quatre franges de son petit châle de prière et sur sa tête apparut la calotte d'un Juif galicien. Il claqua le battant de la porte et on entendit sa voix psalmodier quelques trilles :

– Et la question reste une question... Une question ouverte... psalmodia-t-il.

#### IV

Tel un cri avalé par un orage, les sourds coups de canon sur les lointains champs de bataille étaient avalés par le temps. Cette stagnation tendue berçait et endormait le repos réel, déjà oublié, celui qu'on peut ressentir lors du doux tangage d'un navire au cours d'un voyage en mer. Une peur diffuse à peine perceptible qui portait en elle comme une promesse vague et incertaine annonçant l'approche d'un rivage sûr et stable frémissait de temps en temps dans la conscience et brouillait un instant le rêve englouti.

Les couronnes de fleurs au pied des chevaux de bronze cabrés du monument, au milieu de la place, étaient déjà pourries et noires, et sur le pont lourdement roulaient

sans cesse des trains militaires, marqués de grandes croix rouges. Dans les vitres, s'encadraient des visages blêmes, morts, aux têtes enturbannées de pansements à la blancheur douteuse. Et sous le pont apparurent de nouvelles prostituées, au minois frais surmonté de cheveux coiffés à la mode. « Femmes réservistes » en service pour gagner leur vie. Les anciennes filles ne faisaient plus les cent pas à cet endroit, comme avant. Certaines étaient allées travailler dans les usines de munitions, d'autres conduisaient des tramways, d'autres encore, trop défraîchis pour le métier, restaient assises dans les « galeries », les pieds nus, privées de bas désormais, le regard vide et battu de faim, tantôt les yeux fixés sur le plafond sombre aux guirlandes dorées ternies par la fumée, tantôt le visage fatigué posé dans les paumes de leurs mains, regardant, muettes, par les fenêtres vers lesquelles le temps maussade de l'hiver renvoyait l'image des lampes allumées dans le café. De gros flocons duveteux de neige tombaient sans discontinuer. Parmi les têtes serrées des joueurs de cartes, aux casquettes énergiquement tournées visière en arrière, se détachait celle, à carreaux, de Max. Comme un prestidigitateur, il battait à toute vitesse de ses doigts courts et boudinés les cartes et les abattait d'un geste brusque et sec sur la table, la faisant grincer et gémir. Dans ce coup violent résidait tout l'art secret et magique du jeu.

Chicky Foh, le Noir à la courte chevelure crépue, comme de la laine de brebis, qui d'habitude dansait en maillot rouge dans les stands, la blonde française, au décolleté échanuré, exhibant ses seins pendants, voyante extralucide

de son métier, qui prodiguait des conseils et lisait dans les pensées les plus secrètes de ses clients, les clowns souples aux jambes fines et aux cravates voyantes maintenues par des épingles en brillants, qui jadis endormaient la tristesse en allant de contrée en contrée, tous ceux-là, esseulés, buvaient leur café noir devant des guéridons séparés et lisaient dans les journaux les tombereaux d'injures déversés sur leurs patries lointaines.

La vieille Horvatzka, le sourire pincé et son double menton plissé, entra et sortait du café et, dans des coins isolés, parlait furtivement à l'oreille de trafiquants et de voleurs qui transportaient de mystérieux sacs pleins à craquer. En soulevant le pan de sa cape rouge, elle leur montrait des oreilles de porcs. Elle s'était convertie dans le commerce.

La belle Mitzi se trouvait également au café. Dans un coin sombre, elle fumait une longue cigarette, et conversait avec Karl revenu en permission. Bien en vue sur la poitrine de celui-ci brillaient des médailles, et son cou maintenu dans un col dur de vareuse était droit et gros comme une bûche de chêne. Tous deux buvaient bière sur bière, dans de grandes chopes pansues surmontées d'une abondante mousse et on se demandait comment leur estomac pouvait absorber de telles quantités de liquide. Karl faisait friser, d'un geste satisfait, les pointes de sa moustache noire, devenue imposante, et racontait monts et merveilles sur la guerre, puis il déroula un papier jaune dont il tira un doigt bagué, coupé, dit-il, en guise de souvenir, de la main d'un ennemi tué. Mitzi toucha le doigt avec dégoût et ôta

sa main, comme s'il s'agissait d'un ver de terre, mais la curiosité l'emporta et elle essaya d'en retirer la bague.

- Impossible, lui dit Karl, même avec une hache !

- Je pourrais y arriver, lui répondit Mitzi, c'est un anneau de mariage, il suffirait de le tremper dans du vinaigre et il s'enlèverait.

Elle tapa sur la table avec le doigt mort et dans ses beaux yeux verts un peu égarés par l'ivresse chatoyait toute sa cruauté de femme qui cherchait à écraser la volonté de l'homme.

- Donne-le-moi en souvenir, murmura-t-elle, enjôleuse, en se pendant des deux bras au cou de Karl.

Mais aussitôt se pointa Max, le visage rouge de fureur. Ces derniers temps, il n'avait pas de chance aux cartes, il ne cessait de perdre. Et comme toujours quand il se trouvait contrarié et surtout délaissé, en manque de pitié, il quittait tout le monde et se précipitait vers sa femme.

- Mitzi, viens, on rentre, s'il te plaît...

Mais celle-ci lui tira la langue et le provoqua :

- Vas-y, t'as rien à faire ici, moi je reste avec Karl...

- Quoi, qu'est-ce que tu racontes ?

- Quoi, quoi, le singea Mitzi, espèce d'avorton, tu crois que Karl a maintenant peur de toi ? Qu'est-ce que tu crois ?

Et d'un mouvement souple, comme un serpent, elle se lova sur les genoux de Karl, entourant de ses bras son gros cou, le serrant avec force contre elle, contre sa poitrine.

Max s'immobilisa, la regarda longuement, avec curiosité. Le front haut et blanc de Mitzi resta lisse, ses boucles

ébouriffées se dressaient sur sa tête, comme des serpents, puis soudain il lui saisit le bras et l'arracha aux genoux de Karl.

V

Le vieux pont de pierre, ventru, noir de suie, enjambait lourdement l'espace. La file des wagons rouges du tramway courait, sous l'arche du tunnel froid. Lorsque simultanément déboulait un train, le temps d'un clin d'œil, dans un bruit de tonnerre, les deux formaient une mouvante croix.

De la gare massive, toute proche, sur la tour, les regardait le visage sinistre de l'horloge aux lourdes aiguilles métalliques qui se tendaient tels de longs bras noirs.

Sans cesse résonnaient un chuintement, un bouillonnement, un sifflement et la course lourde des trains, chargés de charbon, de bois, de tonneaux, de fer. La poussière de charbon, la lourde odeur écoeurante de la sueur, de cambouis des essieux, en suspension dans l'air, marquaient les visages épuisés couverts de suie et les bleus de travail rigides des ouvriers qui faisaient grincer leurs pioches sur le macadam, martelaient les roues, portaient des malles sur leurs dos voûtés solides comme le fer. Les rues misérables pleines d'ordures, bossues, sous le pont du chemin de fer, regardaient le monde de leurs vitres

poussiéreuses, pouilleuses – des yeux chassieux. Des chiffons y étaient suspendus à sécher, des oreillers rouges poisseux dégageaient leur haleine putride.

Au loin les murailles de la ville enserraient le tout. Les tours des églises trouaient le ciel bas. La rumeur de la ville grondait et ronflait, étouffée, sourde.

Des hommes dépenaillés, douteux, désœuvrés, les cheveux couleur de lin, ébouriffés, tombant en mèches sur le front, mal réveillés, grincheux, allaient et venaient sous le pont à grands pas, le nez en l'air à renifler les odeurs âcres, les visages couverts d'une barbe de plusieurs jours, grimaçants, cherchaient une rencontre, sans grand espoir, leurs chapeaux de travers, cachant un œil, une main dans la poche, envoyant des crachats entre leurs dents. Un air nouveau, déconcertant, planait dans l'atmosphère. À intervalles irréguliers, des individus, lentement, paresseusement s'approchaient du pont en pierre noir, pour lire les ordres nouveaux du kaiser, placardés, à l'instant, encore humides de colle, annonçant le recrutement dans l'armée. Aussitôt les individus louches disparurent. Ils rejoignirent le grand immeuble noir, plongé dans un nuage de fumée, devant de grands verres de bière mousseuse, où des hommes venus de tous les quartiers de la ville se bousculaient, vociféraient, attendant sans savoir quoi, faisant penser à un troupeau de vaches que les marchands de bétail rassemblent sur la place avant de les amener à l'abattoir.

Le mendiant à la jambe de bois, assis par terre sous le pont, faisait tourner pour rien son orgue de Barbarie enroué, jouant de vieux airs d'opérettes joyeux dans le vide.

Par contre l'autre joueur d'orgue de Barbarie, borgne, était entouré d'un cercle de bonnes désœuvrées qui, des mouchoirs dans leurs grosses mains abîmées, la tête penchée, les yeux gonflés de larmes, les joues rouges dilatées, comme près d'exploser, l'écoutaient pieusement jouer :

– Dieu protège notre kaiser !

Les dentelles sales, pleines de trous de leurs jupons amidonnés, pointaient sous leurs robes. Abandonnées et solitaires, elles étaient prêtes à se livrer à n'importe qui sans la moindre résistance.

Mais outre ces bonnes oisives, pas âme qui vive ne se montrait dans le quartier joyeux du Prater. Les hommes l'avaient soudainement déserté. Brusquement dépeuplé, il y régnait le silence et le vide. Ce vide imprégnait les alentours d'une tristesse dissimulée où résonnait l'écho du tumulte et de la joie disparue, pareil à une maison le lendemain d'une noce. Les balançoires, les carrousels avec leurs chevaux de bois, les prestidigitateurs et les patineurs sur glace s'étaient immobilisés. Les kiosques à jeux, les kinétoscopes, les stroboscopes étaient maintenant déserts, les trottoirs, balayés et lavés à grande eau donnaient l'apparence de jours chômés. Les automates ventrus avaient fait taire leur musique. Les faux rires et les cris des illusionnistes, des avaleurs de feu affamés, des jongleurs de couteaux, des tourneurs d'assiettes sur le nez ou sur un doigt, les cris aigus des Chinois qui se suspendaient par leurs longues nattes et jouaient du tambourin, les clowns avec leur nez rouge, leur chapeau haut de forme cabossé, leur pantalon à carreaux, tous s'étaient évanouis. Dans ces rues n'affluait plus, de tous les quartiers



de la grande ville, et ne s'y bousculait plus le petit peuple bruyant, joyeux et rieur. Dans cette foule dense on ne voyait plus les képis rouges et bleus des soldats qui se promenaient, bras dessus bras dessous, avec de fortes filles, mêlant leur sueur. La grande roue, haut dans le ciel, ne tournait plus au-dessus des toits des immeubles, mais restait immobile, figée, tandis que les hublots de ses wagonnets continuaient à briller sous les rayons doux du soleil. Dans la vitrine du panoptique, une nouveauté était apparue : à la place du grand et gros gorille noir, tenant dans ses pattes énormes la blonde princesse de la forêt kidnappée, avec sa ceinture dorée sur son ventre nu, se dressaient deux soldats de cire, avec des moustaches blondes de séducteurs qui recélaient toutes les peurs de la guerre. Les pans de leur capote militaire grise étaient maintenus par un ceinturon en cuir, fusil à l'épaule, l'aigle germain au-dessus de leur tête. Ils se seraient joyeusement la main :

– Paix !

La guerre avait éclaté.

On voyait d'ici, du faubourg sous le pont, du coin des rues, flotter sur les immeubles une forêt de drapeaux. Quelque chose de mystérieux y bouillonnait avec un étrange bruit louche, énigmatique. Ce secret enveloppait les grandes baies vitrées des immeubles des quartiers riches, criait en silence sur les manchettes des journaux, se répercutait dans la hâte des nouvelles sortes d'automobiles. Ce secret courait, tête contre terre, comme une souris apeurée qui allait et venait avec un sifflement plaintif et menaçant, un sifflement jamais entendu auparavant. Et quand un petit vendeur

s'égarait dans ce faubourg, avec sous le bras un paquet de journaux où l'encre n'avait pas eu le temps de sécher, telles des *matzot*, galettes de la Pâque juive, fraîchement cuites, à peine sorties du four, il hurlait de sa voix encore flûtée :

– Édition spéciale du *Tageblatt* ! Guerre...

Il était impossible de l'arrêter pour acheter un journal, il courait, il courait et continuait de crier de plus belle.

Tels des réverbères qu'on avait oublié d'éteindre, allumés en plein jour, invisibles et abandonnées, se promenaient, comme toujours sous le pont, les prostituées, dans leurs plus beaux atours, maquillées, portant leur éternel petit sac, un rictus de peur sur les lèvres. Elles écarquillaient les yeux à la recherche de leurs clients attirés – sans succès, car ils avaient été recrutés par l'armée. Les prostituées étaient les premières victimes de la guerre mondiale. Comme un coq, esseulé dans une basse-cour de poules, un individu, de petite taille, la nuque courte, un gros ventre, sa ceinture donnant l'impression d'être un cerceau de tonneau, se promenait au milieu des femmes. C'était Max le gros. Il faisait toujours les cent pas ici pour surveiller sa femme, Mitzi, et l'aider à trouver des clients. Comme tous les jours, après déjeuner vers deux heures, il sortait dans la ruelle de l'autre côté du pont, sa lourde tête chauve et ronde, dont le nez large et aplati donnait à son visage cette allure de lune. D'une voix basse et menaçante, avec un clin d'œil de voyou, il appelait avec insistance :

– Mitzi, les filles, sauvez-vous ! Les flics arrivent !

Comme toujours, les prostituées s'enfuyaient dans tous les sens, saisies d'une peur animale, pliées en deux, telles des

poules qui voient au-dessus d'elles voler un rapace. Chacune rejoignait sa cachette habituelle.

Les jupons volaient à l'air libre. Les grosses jambes nues apparaissaient à la lumière du jour au hasard de la course. La plus longue et la plus maigre de toutes les femmes était Ermine la noire, elle se déplaçait lentement et prudemment sur la route comme un chat dans la boue qui ne veut pas se salir les pattes. La petite Gusti, ronde, lourde, son visage ridé enduit d'une couche de poudre rouge, sauta par-dessus la haie, la vieille Horvatzka, au double menton, remonta sa longue cape rouge et, rusée, se posta comme toujours devant l'arrêt du tramway, l'air de l'attendre, un sourire respectable de bonne bourgeoise qui se hâte de rentrer à la maison, pour ne pas être en retard.

Seule Mitzi la belle, la femme de Max, ne se pressait pas, sachant que son mari la protégerait de tout danger, balançant d'un air las ses larges hanches, moulées dans son étroite et courte robe rouge. Elle se dirigea vers l'estaminet le plus proche, s'assit à une table sur la terrasse, parmi les arbres. Les grandes feuilles rouges exhalant une odeur d'automne bougeaient lentement sous le vent et tombaient sur les tables vides, couvertes de nappes rouges, bleues et jaunes. Au loin un orgue de Barbarie jouait, égrenant doucement les familières mélodies automnales qui font naître la mélancolie enfouie des auditeurs.

Parmi toutes les prostituées qui faisaient le trottoir ici, Mitzi était la seule dont l'ovale pâle du visage retenait encore de faibles signes de jeunesse, déroband à la vue les

quelques rides et taches de la peau. Elle-même, par orgueil, refusait d'y croire, rougissant quand on la complimentait, de peur que ce ne fût un mensonge, ses yeux incrédules souriaient avec crainte, heureuse comme le sont les femmes qui commencent à vieillir.

Maintenant elle sirotait lentement un verre de vin, comme un homme s'essuyant la bouche du revers de la main. Ses grasses matinées, sa liberté illimitée qui se dépouillait de toute feuille de vigne gênante, la tiédeur douce de l'automne ensoleillé brillaient maintenant dans ses grands yeux verts, maquillés de noir. Cette femme avait enfin atteint par son labeur la réalisation du rêve secret de toutes ses congénères : le laisser-aller absolu.

Pendant que le policier à la moustache jaune passait sous le pont, son mari Max s'y trouvait seul, comme d'habitude. De petite taille, rond, la nuque courte voûtée, les jambes écartées, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, un bout de cigare éteint au coin de sa bouche torve, les paupières plissées, faisant un clin d'œil entendu, sous sa casquette rabattue sur le côté, avec un plaisir évident, une expression insolente, une impudence affichée, sachant que le policier n'avait aucune prise sur lui, puisque lui, Max, est un homme, un vrai.

Max, comme à son habitude, salua le policier, familièrement, rien que pour le narguer.

– Mes hommages, monsieur l'inspecteur.

Le policier répondait par un grognement incompréhensible, en portant un doigt négligent vers son lourd casque à la pointe de cuivre. Mais cette fois-ci Max se sentit lésé,

il se rendait compte que ce n'était pas le salut habituel, que l'homme n'était pas concerné, il avait d'autres chats à fouetter.

« Il se conduit en porc », se dit Max furieux, en crachant par terre le bout de cigare éteint au coin de sa bouche.

Il lui revaudra ça un jour. Le temps viendra.

Comme sorties des pierres les prostituées refirent leur apparition et recommencèrent patiemment leurs rondes, leur sac tenu des deux mains dans le dos, elles scrutaient les alentours et aspiraient de leur nez l'odeur des mâles. Leurs chapeaux rouges et verts, au-dessus de leurs visages vieillis et grossiers, peinturlurés de rouge et de bleu, les nez en l'air, les lèvres enduites d'un rouge jaunâtre, orange, elles attiraient et repoussaient, éveillant une curiosité malsaine par leur odeur douceâtre, rappelant, au fond des ruelles sombres, des champignons vénéneux, ou enfouies dans leurs chambres vides, dissimulées par des rideaux épais et crasseux, avec leurs lits froids et sales, aux taches jaunes, préparés à l'avance, leurs divans usés jusqu'à la trame, avec des trous en leur milieu, elles accueillèrent leurs clients pour leur dispenser une joie chronométrée. Les hommes aux yeux affamés, aux poches noires, se faisaient rares. De temps en temps un jeune gars, de retour du bureau de recrutement, sautait à bas du tramway et passait en courant sous le pont. Il venait de s'engager. Il sautillait, troublé et effrayé, d'un pied sur l'autre, tel un coq aux pattes entravées qui venait de s'enfuir du panier de la ménagère, sachant que d'un instant à l'autre on allait le rattraper et l'amener chez le boucher. Les femmes le poursuivaient, lui barraient

le chemin, tantôt l'une tantôt l'autre, le fixant droit dans les yeux, avec leur sourire mielleux, pour renforcer la décision difficile à prendre et, clignant d'un œil, répétaient l'habituelle chanson :

- Tu viens, mon petit.
- Viens te distraire.
- Laisse-toi faire, chéri.
- Mon doux trésor...

## VI

Ici dans les ruelles bossues et sales du faubourg, sous le soleil doux des journées d'automne, lentes, désertes, lumineuses qui s'étiraient comme des champs de blé fauchés, le vide se faisait de plus en plus grand. On oubliait les gens qui, dans la haute ville, au milieu des immeubles massifs, dans le vacarme assourdissant, étaient charriés comme des fétus de paille dans le tourbillon de la panique provoquée par la guerre.

Dans ces rues, les soldats firent leur apparition : en tenue rutilante, fiers, se tenant droits et raides, les boutons de leur uniforme brillant sur leur large poitrine, sur leur tête le casque à la pointe astiquée. On les suivait des yeux avec enthousiasme, on leur cédait la place respectueusement

dans le tramway. Les jeunes filles, tout sourire, leur offraient des fleurs.

On écoutait avec plaisir en pleine nuit les jeunes gens marchant dans les rues ivres de joie, bras dessus bras dessous, crier :

- À bas la Serbie !
- Vive l'Autriche !

Toute la journée les prostituées sous le pont erraient désœuvrées. Elles avaient fait leurs adieux aux frères et aux *fiancés*. Elles les avaient aidés à faire leur paquetage, les avaient embrassés et ils partirent à la guerre. Elles gavaient de sucre le perroquet vert déplumé, sur l'orgue de Barbarie et la boîte à sorts du joueur aveugle, faisant répéter à l'oiseau les cris du jour au milieu du vacarme de la haute ville qui parvenait jusqu'ici :

- Édition spéciale *Tageblatt* ! Grande victoire ! Des prisonniers ! Vingt canons !

L'oiseau, une patte sur la boîte, se gratte le ventre de son bec courbe. Il crie très clairement de sa voix métallique effrayante, qui fait penser au crissement d'une porte. Les femmes rient, embrassent le perroquet sur son bec courbe cassé pour le récompenser de son intelligence, leur joie de plus en plus démonstrative. Elles parlent en bourgeoises de bas et de robes, devenus soudain bon marché, de la princesse qui vient de donner naissance à une fille, des victoires aux champs de bataille. Elles rient d'un rire strident, se laissent aller, se bombardent de rouges châtaignes mûres qu'elles ramassent le long du chemin sous les arbres et interpellent de leurs voix éraillées un soldat qui passe, le bousculant,

sachant que ce soldat n'est pas un client – il n'a pas l'argent pour coucher avec l'une d'entre elles. Il serait prêt à en suivre une gratuitement, juste par amour, mais elles disent que juste par amour ça leur fait mal au cœur. On lève la tête vers le ciel quand on entend le vrombissement d'un avion qui vole, telle une cigogne, dans le ciel vert de fin d'été, avec un bruit sec et rauque, très haut au-dessus de leur tête avant de disparaître. Parfois, dans l'air bleu apparaît un dirigeable ovale, chatoyant dans la lumière dorée du soleil, tel un grand cigare d'or, on le suit, tête levée, bouche bée, jusqu'au moment où il devient un simple point dans les hauteurs. La beauté du spectacle se mêle à l'effroi d'une chute possible. Le plus joyeux de tous est Max le gros. Il aime se pointer dans le dos d'une de ces femmes et lui pincer les fesses. Avec ses doigts courts, aux ongles rongés, il pince sa victime qui sursaute de douleur. On connaît son manège, mais on a peur de se disputer avec lui. On a peur de son coup de poing de fer. Le plus souvent on le voit derrière sa femme. Il la suit paresseusement, lourdement, pensif. Le fait qu'il n'y ait plus de clients en ce moment et qu'elle soit plus libre, il le vit comme une fête. Il s'approche furtivement derrière elle et, passant les mains sous ses bras, il lui pince ses seins blancs et éclate de rire, de ses lèvres bleues et épatées, sous son nez camus : « khi-khi-khi, Mitzi », puis se sauve à toutes jambes. Elle court derrière lui., lui assène des coups de son sac sur la tête par jeu, en riant :

– Espèce de gros ours...

Fier de la beauté de sa femme, il se réjouit de la posséder, d'en être le propriétaire, puisqu'elle l'a épousé, dans



la communauté juive, au Temple, devant un rabbin, à la calotte carrée, semblable à celle d'un curé. Le mari s'approche de sa femme et lui tend un cigare :

– Tiens, Mitzi, je t'offre un cigare, un vrai cigare. Regarde, prends-le.

Mais sa femme n'en veut pas.

– Va-t'en, je n'ai pas besoin de ton cigare...

Elle le repousse du coude. Ne supportant pas son visage hideux, elle se sent néanmoins flattée de sa fidélité, grandie par sa soumission. Elle le pince, le bouscule, lui envoie des coups de poing, le griffe sans peur, avec cette tranquillité qu'on éprouve quand on met la main dans la gueule monstrueuse d'un chien méchant mais apprivoisé avec lequel on joue.

Les prostituées sous le pont, envieuses de Mitzi, se répandent en ragots. :

– Je ne comprends pas comment on peut être amoureux de sa propre femme, ironise la tzigane, Ermine la noiraude, avec ses rangs de perles rouges autour du cou et ses grandes boucles d'oreilles, de véritables cerceaux, qui émettent un son métallique à chaque mouvement. Elle fait une grimace qui révèle sa jalousie et sa peur des hommes. Elle se demande si son *fiancé* est encore vivant, si elle va encore le revoir un jour.

– Le mieux c'est encore de se marier ou au moins d'avoir un *fiancé*.

La petite Gusti, avec son nœud pitoyable dans ses cheveux coupés court, le visage jaune et vieilli d'une orpheline, soupire. Personne ne veut l'épouser. Ses *fiancés* lui prennent

l'argent, sans rien donner en échange. Couchant avec d'innombrables hommes, elles aspirent toutes au mariage, à un homme unique qui les protégerait.

Sous le pont, c'est la joie en ce moment. Des soldats défilent. Des drapeaux claquent dans le vent, des cymbales tintent, des trompettes résonnent, des tambours battent. L'air vibre sous les sons de la joyeuse fanfare. Les trains militaires, aux wagons portant les slogans écrits à la craie « Droit sur Paris », « Droit sur Saint-Pétersbourg », roulent sans discontinuer sur le pont.

Les dernières plateformes portent les canons aux gueules noires. Les soldats chantent, se bousculent pour regarder par les fenêtres, rient, crient, agitent leur képi :

– Vive le kaiser !

Les prostituées agitent leurs petits sacs et répondent :

– Vive ! Vive !

Mitzi exulte, saute sur place, envoie des deux mains des baisers aux soldats et crie de sa voix aiguë et mélodieuse :

– Emmenez-moi, les garçons... Emmenez-moi avec vous à la guerre !

Ses yeux verts, au regard trouble, pleins de tristesse et d'abandon, brillent, exprimant l'inquiétude des mères, le dévouement et l'amour des épouses.

Ses boucles sur son front poudré, soudain beau, agitées par le vent serpentent jusque sur ses joues.

Dans ces instants Max reste les bras ballants. Il regarde longuement sa femme, muet d'étonnement et de curiosité, sans comprendre son déchaînement d'enthousiasme. Sa

colère fait rougir son nez marqué de petite vérole, il souffle, tel un soufflet de forge.

Ses mains dans ses poches se ferment en poings. Mais voilà que sa femme lui adresse un sourire hypocrite, mensonger, et il comprend soudain :

– Tu sais, Mitzi, j’ai gagné aujourd’hui vingt couronnes aux cartes, du vitrier au café. Tiens, tu les veux ?

Ses mots bégayants, à peine compréhensibles, tremblent comme une demande à l’aide, avec toute l’émotion du désir et de l’amour.

Sa femme prend l’argent. Elle plonge les mains dans ses poches à la recherche d’autres billets. Il ne bronche pas, la laisse faire. Immobile, empoté, il remonte son pantalon sur son ventre rondouillard, tandis que sa bouche torve sourit dans son impuissance.

Une fois qu’elle a vidé les poches de son mari, elle retire sa lourde montre en bronze, regarde le cadran et s’écrie, inquiète :

– Max, Max, dépêche-toi ! Cours vite, tu dois te présenter aujourd’hui au conseil de révision. File vite ! Il est tard !

Max part au pas de course, se hâtant vers l’immeuble vers lequel tous les hommes se dépêchent, pauvres et riches, rasant les murs et faisant penser au bain rituel où les Juifs se rendent avant le shabbat. Bientôt, ils se retrouvent en effet alignés tout nus. Des corps blancs, étrangers les uns aux autres, tous égaux, riches et pauvres, sans rien pour les distinguer ou les reconnaître.

Parmi eux, Max joue des coudes, nu, gros, rond et lourd comme un goret, ne gardant que sa casquette d’un jaune

passé sur sa tête rasée ronde et brillante, signe qu'il n'a pas peur, il est vraiment handicapé et sait qu'il va être libéré. La casquette à pompon fait penser au couvercle d'une marmite. Max sautille d'une jambe sur l'autre au milieu de tous ces corps frissonnants, il fait le pitre, donne de grandes tapes sur les ventres nus qui gargouillent de peur. Il vole un cigare qu'il met sous sa casquette et ne cesse de faire des blagues aux uns et aux autres.

Sous la toise qui les mesure tous, raides comme des cadavres, Max se place sans crainte, clignant d'un œil moqueur, apostrophant la commission :

– Vos Seigneuries...

Les membres du conseil de révision, avec leurs épaulettes dorées, marmonnent, mécontents :

– Pas bon pour le service.

Quand Max revient sous le pont, il retrouve les prostituées, faisant comme d'habitude leurs rondes monotones, patientes, libres, oisives. Un vent léger souffle sur la place vide, soulevant des bouts de papier. Les lettres dorées des affiches, couvrant les murs, brillent sous les rayons du soleil. Les femmes courent à la rencontre de Max. Elles se réjouissent de le voir de nouveau et de le craindre de nouveau. Max leur raconte qu'il n'a pas été retenu pour le service militaire, qu'il ne fera pas la guerre, il hait les soldats, ne les supporte pas.

– T'auras beau les aimer ou les détester, tous les hommes sont enrôlés pour la guerre. On les prend tous. Tous ceux qui sont bons pour le service. Mais toi, tu n'es bon à rien...

T'es un éclopé... Il te manque un pouce et t'as un œil de verre, lui assène sa femme.

Avec l'indifférence et la brutalité des ménagères qui enfoncent les doigts dans les yeux du poisson avant de le débiter en morceaux avec le couteau, Mitzi enfonça deux doigts dans l'œil de verre de Max, le retirant et le montrant aux femmes autour d'elle avant de le remettre en place dans l'orbite vide.

- Il est un peu trop gros, notre Max, dit Ermine la noireude, en lui posant la main sur les fesses.

Les prostituées, en expertes, le tâtent de tous côtés telles des bouchères examinant une génisse.

Sur la place sous le pont, se pointe Karl, le séducteur. Un dandy vêtu de noir, jadis serveur de café, la moustache noire en pointe, affublé d'une courte veste étriquée, délabrée, avec une longue fente dans le dos, du dernier chic. Ses chaussures vernies, dans un état pitoyable, sont pointues et étroites. Dans le lobe d'une oreille, il porte une boucle de plomb. Son long cou de travers qui dépasse de son col crasseux est bigarré de pansements d'une couleur douteuse. Mitzi court à sa rencontre. Elle lui arrache son bout de cigare et se met à le fumer tout en se frottant contre lui de tout son corps, et sa voix aiguë s'enquiert :

- Toi, Karl, tu as été enrôlé ? Emmène-moi avec toi...

Karl leur dit qu'il va être incorporé dès demain et il est venu leur faire ses adieux.

Max le regarde avec un mépris amusé :

- Quoi, toi aussi tu as été retenu comme soldat ?